

POUR LA SUITE DU MONDE...

Bulletin d'information à périodicité variable
de l'Association des professeures et professeurs retraités
de l'Université du Québec à Montréal

n° 14 / octobre 2000

C'était la rentrée...

*J'étais à l'UQAM,
dans le tourbillon de la rentrée.
J'y rencontrais une professeure « nouvelle »,
toute à l'émoi de son premier cours.
Une collègue me dit qu'elle était « riche »
d'un groupe-cours de plus de cinquante
étudiantes et étudiants.
La secrétaire qui me répond m'affirme
qu'elle n'a jamais connu une rentrée
aussi mouvementée. Et j'entrevois l'intérieur
des salles de cours remplies à capacité.*

*Tout cela en cinq minutes, tout juste avant de
me rendre à la première réunion
du conseil d'administration de l'APR-UQAM.
Et surgit alors le souvenir
des nombreuses rentrées...
Comme j'ai aimé ma carrière à l'UQAM !*

***Bonne année universitaire
à toutes et à tous !***

*Puisse l'UQAM poursuivre son idéal
d'ouverture, d'innovation et d'excellence
dans la défense des valeurs
qui fondent et justifient toute université :
création et partage du savoir
pour une plus grande libération des esprits
et un développement mieux éclairé
des sociétés !*

Rachel Desrosiers

Sommaire

Des dossiers chauds à ne pas laisser refroidir <i>Éric Volant</i>	2
Confidences... <i>Jean-Claude Forand</i>	3
Tisser et que cela devienne une passion, quelle affaire ! <i>Jean-Claude Dupuis</i>	5
Bourse Denise-Véronneau <i>Manon Champagne</i>	6
Programme des Jeudis de l'APR, automne 2000	7
À la retraite ? Quelle retraite ? <i>Yves Trudeau</i>	8
De meilleurs services pour les retraités dans les bibliothèques de l'UQAM	9
Un uqamien à Bahia <i>Marcel Lavallée</i>	10
Les aînés et les musées <i>Michel Allard</i>	11
Le musée et les aînés <i>Bernard Lefebvre</i>	15

Des dossiers chauds à ne pas laisser refroidir

Déjà plus de quatre mois se sont écoulés depuis la dernière réunion de l'assemblée générale. Dès la reprise de nos activités, je tiens à vous informer du développement de certains dossiers qui y avaient été abordés.

Le projet de Loi 102, loi modifiant la Loi sur les régimes complémentaires de retraite, est toujours sur la table. La Commission des affaires sociales de l'Assemblée nationale a repris ses travaux le 15 août afin de procéder à l'étude de ce projet. Mais il faut rester très vigilants et appuyer la position de l'Alliance des associations de retraités, qui repose sur les faits suivants : un régime de retraite est un contrat qui ne peut être modifié sans l'accord des participants actifs et retraités; la caisse de retraite est un patrimoine fiduciaire distinct qui n'appartient pas à l'employeur et qui est destiné à payer des rentes aux participants actifs et retraités. Dans les régimes terminés, il est établi que les surplus appartiennent aux participants actifs et retraités, il serait juste d'appliquer le même principe lors de l'utilisation des surplus dans une caisse active. Reste aussi à considérer et à résoudre toute la question de l'indexation des prestations aux retraités régis par le RRE, le REGOP et autres.

Le 15 mai dernier, une entente de principe est intervenue à la Table réseau de négociation sur l'utilisation d'une part des surplus du RRUQ pour améliorer les prestations de retraite de certains retraités qui ont subi une réduction pour retraite anticipée lors de leur départ à la retraite. Il s'agit d'une bonification d'une valeur de quatre million cinq cent mille dollars (4 500 000 \$). La Fédération des retraités de l'Université du Québec (FRUQ) et ses associations affiliées étaient favorables à cette entente. Cependant, nous n'avons pas pu en bénéficier, car, suite à une consultation auprès de leurs membres, les syndicats du réseau ont majoritairement rejeté cette entente de principe. En conséquence, le Comité de retraite de l'Université du Québec, à sa réunion du 16 juin 2000, a décidé d'éliminer le surplus excédentaire¹ de 70 M\$ au 31 décembre 1999 par le biais d'un congé de cotisation pour l'employeur et les employés. Il faut savoir que ni la FRUQ ni ses associations affiliées (dont l'APR-UQAM) n'ont été consultées lors de la négociation de cette entente. Les retraités se retrouvent donc comme pris en otage dans des discussions entre l'employeur et le syndicat.

C'est ainsi que se pose, dans toute son acuité, la question de la place de la Fédération dans les structures de l'U.Q., car celle-ci ne dispose ni d'un lieu ni de mécanisme pour faire valoir le point de vue de ses associations affiliées et pour défendre les intérêts des retraités du réseau.

À son assemblée générale annuelle tenue le 21 octobre 1999, la Fédération a entériné trois résolutions qui ont été transmises le 9 novembre à la direction de l'Université du Québec. Ces demandes n'ont pas encore été discutées à la Commission de l'administration et des ressources humaines de l'U.Q. et n'ont pas encore reçu de réponse. Les voici : 1. « Que le personnel retraité de l'Université du Québec soit dorénavant représenté au Comité réseau sur les assurances collectives par trois personnes désignées par la Fédération des retraités de l'U.Q. » 2. « De demander la modification du règlement du régime de retraite de l'Université du Québec de manière à permettre à la Fédération des retraités de l'U.Q. de désigner deux représentants au Comité de retraite (CRUQ) pour un mandat de trois ans. » 3. « Qu'une nouvelle étude actuarielle soit réalisée sur les coûts de la couverture d'assurances collectives pour les retraités de 65 ans et plus sur la base de quelques nouveaux principes qui auraient pour effet de réduire l'impact financier d'une telle couverture pour les employés et pour l'employeur et que l'augmentation des coûts soit partagée principalement entre les deux groupes de retraités (moins de 65 ans et plus de 65 ans). » Durant l'été, les présidents des diverses associations de retraités de l'U.Q. ont rencontré leurs directions respectives afin de les mettre au courant ou de leur rappeler ces demandes. Raymond Desjardins, président de l'Après-l'UQAM, et moi-même avons pu exposer toute cette problématique au recteur Gilbert Dionne et au vice-recteur Mauro Malservisi. Ceux-ci auront certainement l'occasion de débattre de ces questions avec leurs collègues des autres établissements. À suivre !

Comme on peut le constater, la récolte est loin d'être terminée. Beaucoup de foin reste encore sur notre fourche. Nous ne pouvons pas chômer. Tous ces dossiers devront être traités en concertation avec la Fédération, l'Alliance des retraités du Québec, l'Association québécoise des retraités du public et du parapublic, la CSN, la FTQ, ou d'autres instances. À l'UQAM même, il importe

de poursuivre nos discussions sur ces dossiers avec les dirigeants du SPUQ, afin que dans ces dossiers chauds ils prennent à cœur les droits et les intérêts de leurs collègues retraités, comme ils ont su le faire dans le passé.

Éric Volant

¹ L'expression « surplus excédentaire » peut surprendre. Comme nous permet de le voir l'article d'André Breton en page 9 du dernier *SPUQ-info*, il s'agit de cette partie de la différence entre l'actif et le passif du régime qui dépasse le surplus actuariel autorisé par Revenu Canada.

Violons d'Ingres et têtes de violons

Confidences...

Chère Rachel,

Je ne pensais pas que mes réflexions sur l'art pouvaient intéresser quelqu'un. Peu importe, vous m'invitez et je plonge. Toutefois, je réclame la liberté totale, aucune contrainte universitaire en terme d'encadrements, de références, etc.

J'utiliserai le style épistolaire pour vous dire mes pensées à l'aide de mes notes (années 50-60), puis je vous ferai part de mes flottements actuels et de mes espoirs personnels.

J'avais 17 ans, je voulais changer le monde. De merveilleux professeurs m'entouraient, dont Gérard Poirier, éminent pédagogue, Maurice Dela, musicien-compositeur, Maurice Gagnon, historien de l'art bien connu. Par recommandations spéciales de ce dernier, le Principal de l'École Normale me permettait de fréquenter les ateliers du frère Jérôme, où je pouvais côtoyer les Mousseau, les Vermette, les Notebeart et, à l'occasion, recevoir Paul-Émile Borduas, alors au centre du bouillonnement esthétique à Montréal. J'ai compris assez vite que ma formation antérieure, basée sur l'habileté et la technique, bien que reçue avec politesse, n'intéressait pas tellement les Borduas et les Jérôme. Un jour, je me « laissai aller » et je m'aperçus qu'avec quelques coups de pinceau, je pouvais animer un morceau de toile blanche ; ce furent les éloges, et je grandis de six pouces tout d'un coup. Rendu à l'École normale, j'eus le malheur de montrer mon travail à un professeur que je croyais sympathique aux accents révolutionnaires du groupe de Jérôme. Je retrouvai ma toile massacrée dans les poubelles... J'appris avec les enseignements du professeur Maurice Gagnon que « la facture réaliste d'une œuvre proposant l'imitation comme but de l'art » nous introduisait dans des fins étrangères à l'art. Et puis, je lus dans *Art et Scolastique* de Jacques Maritain que se proposer pour fin la perfection de l'imitation



matériellement prise..., s'ordonner à ce qui est purement matériel dans l'œuvre d'art, c'est de l'imitation servile étrangère à l'art. Je compris que l'équation qui ressort de l'œuvre d'art ne s'établit pas sur la vérité entre l'œuvre et la nature, mais bien entre l'œuvre et l'artiste. C'était nouveau, à l'époque, de dire que l'artiste pouvait façonner, de lois qui sont siennes, des images puisées dans la nature, comme dans un dictionnaire, bien que ces images ne fassent pas l'œuvre; la nature relevant, disons, de l'esthétique divine et l'art relevant de l'esthétique humaine. C'est notre collègue, Jacques De Tonnancour, qui soulignait que l'artiste agit comme la nature, en ce sens qu'il « crée comme elle crée mais ne la copie point. » Je retrouve encore, dans mes notes, que l'art serait la poursuite acharnée, par la seule plastique de l'expression, du sentiment intérieur, d'où qu'il provienne. Vous comprenez sans doute, chère Rachel, quel bien-être ce fut pour mon âme de jeune homme que cette ouverture au monde de l'art.

Sans compter les liens que nous faisons (Debussy, Sati en musique. Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Aragon en poésie. Anouilh, Maeterlinck au théâtre chez Les Compagnons).

N'oubliez pas, chère Rachel, que nous recevions à ce moment, non seulement les bénédictions du Père Couturier, directeur de *l'Art Sacré*, mais aussi ses profondes réflexions. « Ce qui fait une œuvre d'art, disait-il, c'est un certain chant prodigieux que le cœur d'un homme et ses mains, ses mains parfois maladroitement, tirent de la beauté du monde ou de la joie du monde ou du malheur du monde. » Nous encourageant à lire Valéry, dans *Eupalinos* en particulier, je trouvai nourriture éblouissante : « Une œuvre véritable demande l'amour, la méditation, l'obéissance à ta plus belle pensée, l'invention de lois par ton âme et bien d'autres choses qu'elle tire merveilleusement de toi-même qui ne soupçonne pas de les posséder. » Nous comprenions alors que nous devions mordre à la vie, fertiliser notre imagination, agrandir notre inspiration dans une plongée dans le monde de la culture.

Souvenez-vous, Rachel, ce que pouvaient faire frémir en nous ces paroles que Valéry met dans la bouche de Socrate : « Quelle âme hésiterait à bouleverser l'univers pour être un peu plus elle-même ? » Et encore : « Nous croyons que toutes les choses, et que toute l'opulence du temps, ne sont qu'une bouchée pour notre bouche, et nous ne pouvons penser le contraire. »

Ces réflexions et bien d'autres, je les porte encore en moi. Je dois vivre avec ces pensées des années 50, au sein d'associations d'artistes (il y en a des soixantaines au Québec) où l'originalité et la nouveauté se font rares, où, surtout, les questions fondamentales sur la création artistique ne sont pas souvent à l'ordre du jour.

En ce qui me concerne actuellement, je n'ai pas de réponse à toutes les questions qui m'assaillent. Mes critères axés autrefois sur le mouvement, le rythme, la lumière et les formes ne tiennent pas toujours le coup pour évaluer la diversité des productions. Je suis étonné de lire dans le Salon des professeurs(res), Exposition 95-96, que « les tableaux du peintre sont à la peinture ce que les écrits du philosophe sont à la philosophie, ceux du sociologue à la sociologie... » Jean Clair, directeur du Musée Picasso

à Paris, croyait en 1996 que l'art est devenu maniéré, pseudo-intellectuel, pur jeu de formes sans âme. Il prévoyait « la fin des arts plastiques, certainement. Mais ce n'est pas désespérant... C'est merveilleux, la décadence. » Borduas était plus optimiste en prétendant que « l'avenir reste entier pour l'artiste qui donnerait la somme de son être psychique et intellectuel ».

Malgré les contours vacillants de l'art actuel, j'essaierai de faire ressortir l'essentiel de mes croyances. Pour moi, l'art appelle la révélation de tout l'homme, une sorte d'épiphanie de l'être, une plongée dans l'inconnu, dans le mystérieux. Léonard de Vinci demandait pourquoi on voit plus clairement dans les rêves que ne réussit l'imagination à l'état d'éveil. La réponse vint rapidement : parce que l'œil de l'âme perçoit les réalités éternelles tellement importantes pour le cœur. L'art devrait donc s'intéresser à la sauvegarde et à l'endiguement de l'âme. Et pourquoi ne pas capturer l'éternité du quotidien ? Valéry ajoute que « l'homme vit et se meurt dans ce qu'il voit mais il ne voit que ce qu'il songe. » L'art suppose donc de grandes docilités cordiales pour porter les reflets mystérieux des choses et des êtres au-delà des horizons. La pléthore des œuvres accueille des choses fort différentes mais il est possible, dans une dialectique ascendante et descendante, de décrypter les réalités en apparence bêtes et crues. Dans la vision spiritualiste de l'homme vieillissant que je suis, pourquoi, chère Rachel, ne verrais-je point l'art dans l'instauration de l'Eschatopolis, la cité par excellence ?

Que je vous rappelle, pour terminer, chère Rachel, ces beaux vers de John Keats dans *Endymion* :

A thing of beauty is a joy for ever;
Its loveliness increases; it will never
Pass into nothingness; but still will keep
A bower quiet for us, and a sleep
Full of sweet dreams, and health, and
quiet breathing.

Je m'excuse de vous envoyer ce message écrit à vau-l'eau; ce sont, pêle-mêle, des parties de moi-même; libre à vous de rire ou de pleurer.

En toute amitié,
Jean-Claude Forand

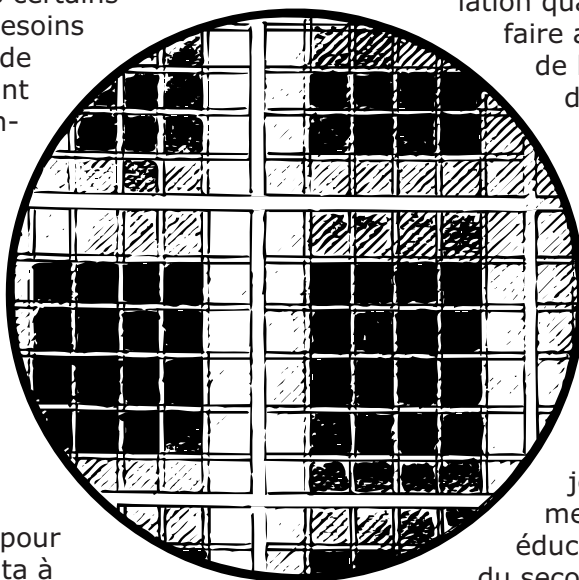
Tisser et que cela devienne une passion, quelle affaire !

Quand Rachel Desrosiers m'a demandé un texte à propos de mes activités de tisserand, activités qui occupent une grande partie de mon temps de retraite, j'ai beaucoup douté que cela puisse être de quelque intérêt pour mes collègues. Me raconter comme tisserand ?

Tisser et que cela devienne une passion, quelle affaire !

Je suis depuis fort longtemps intéressé par les tissus, les vêtements. À la fin des années 60, la vogue du retour à la terre m'a amené à acheter une ferme où je désirais vivre à la façon de mes ancêtres. J'y avais donc volailles, vache, cochon, chevaux et un jardin potager, le tout répondant à mes besoins. Ce fut également l'époque où je confectionnais mes vêtements, utilisant parfois des métrages tissés par les tisserandes de la région. J'habite d'ailleurs toujours cette petite ferme.

On se laisse vite prendre à de telles activités : je tissais, vendais, acceptais certains projets pour répondre aux besoins d'une clientèle qui devenait de plus en plus exigeante, autant au plan de l'information technique qu'à celui de la réalisation de certains ouvrages. Je me sentais limité. En juin 1997, je participai au congrès provincial de l'Association des tisserands du Québec. J'y rencontrai la directrice du Centre des textiles contemporains de Montréal, institution qui, en collaboration avec le CEGEP du Vieux-Montréal, prépare entre autre des spécialistes pour l'industrie textile. Elle m'invita à suivre des cours sur les techniques de tissage et plus spécialement sur le métier Jacquard. J'avais autrefois dessiné quelques tableaux qui ont immortalisé « Équitaine », jument travailleuse sociale qui avait une vie quelque peu mouvementée. C'est grâce à une oeuvre tissée au métier Jacquard, que je l'ai fait renaître.



Je produis toujours, mais de plus en plus des pièces en quantité limitée. Mon passage au Centre des textiles contemporains de Montréal m'a amené à vouloir produire des ouvrages de plus en plus raffinés qui exigent une certaine création sans pour autant espérer ne travailler que sur le métier Jacquard. Ce métier nous offre des possibilités quasi illimitées au niveau de la création. Il est par contre difficile d'accès. Celui sur lequel j'ai travaillé n'existe qu'en quelques copies au Québec. Le seul qui m'est accessible est celui du Centre des textiles. Par contre, le métier traditionnel, métier à quatre cadres, offre des possibilités techniques et créatrices dont le temps ne me permettra pas d'épuiser toutes les limites.

Qui dit tisserands dit associations provinciale et régionales de tisserands ; ces regroupements permettent à leurs membres de se ressourcer au regard de leur activité. Ces associations se donnent également comme objectif de sensibiliser la population quant au tissage. Je n'ai pu faire autrement, comme membre de l'Association des tisserands de Beloeil, que de vouloir participer au travail de mes collègues. Je fus donc, en juin dernier, élu président de cette guilde, qui fête l'an prochain son 25^e anniversaire de fondation et pour ce, nous serons les hôtes du congrès de l'association des tisserands du Québec. Dans le cadre de l'association régionale que je dirige, je me propose de mettre de l'avant des projets éducatifs tant pour les étudiants du secondaire que pour les adultes en recherche de loisir.

Je ne croyais pas que la retraite m'offrirait l'occasion d'explorer un nouvel art qui me conduise à une activité d'éducation. Il faut croire que l'on ne se défait pas facilement de ses vieilles habitudes.

Jean-Claude Dupuis

Bourse Denise-Véronneau

*Témoignage de madame **Manon Champagne**,
récipiendaire de la bourse Denise-Véronneau,
à la soirée annuelle de la Société des bâtisseurs de la Fondation de l'UQAM*

Mesdames, messieurs,

C'est un grand honneur pour moi d'être ici ce soir, pour vous remercier personnellement et au nom de tous les étudiants et de toutes les étudiantes qui ont reçu une bourse grâce à votre générosité exceptionnelle.

C'est aussi un grand bonheur d'être avec vous ce soir, parce que cela me donne l'occasion de parler de trois de mes passions, qui sont d'ailleurs communes aux étudiants que je représente, la passion d'apprendre, celle de créer et, probablement la plus importante de toutes, celle de partager. Et je dois vous dire que le mot passion a été ici choisi avec soin parce que pour entreprendre et poursuivre des études universitaires, il faut très certainement être animé de passion. Parce qu'étudier est passionnant, mais exigeant à tous points de vue.

Plusieurs raisons nous poussent à faire le saut et à remplir une demande d'admission au baccalauréat, à la maîtrise, au doctorat, ou encore, pour les plus courageux, à entreprendre des études postdoctorales. Pour ceux et celles qui ont déjà un emploi, c'est souvent le désir de mieux accomplir leurs tâches et parfois le besoin de relever de nouveaux défis. Dans mon cas, c'est un détour par le diplôme de 2e cycle en études sur la mort, offert à l'UQAM, qui m'a conduit jusqu'à la maîtrise en éducation.

Étant donné que je suis éducatrice à l'Hôpital de Montréal pour enfants et que je travaille plus particulièrement auprès d'enfants atteints de cancer, j'ai ressenti, à un certain moment, le besoin d'en apprendre davantage dans les domaines de la mort et du deuil. En effet, il y a, encore aujourd'hui, des enfants qui décèdent des suites de cette terrible maladie qu'est le cancer, même si les guérisons sont beaucoup plus probables qu'elles ne l'étaient il y a vingt ans. Et pour ceux qui s'en sortent, le combat est toujours extrêmement éprouvant.

Ce que j'ai retiré du diplôme en études sur la mort a dépassé toutes mes attentes. En effet, ce diplôme m'a permis de développer une plus grande compréhension des différentes problématiques entourant la mort et le deuil, une meilleure qualité d'intervention auprès des enfants et des familles, ainsi que des outils d'intervention dont un programme de formation pour les bénévoles qui travaillent auprès de mes petits patients, afin que ces bénévoles puissent offrir le meilleur d'eux-mêmes aux enfants et aux familles.

Accomplir ces études m'a donc fait prendre conscience des nombreuses possibilités de croissance personnelle et professionnelle rattachées au fait d'étudier tout en étant sur le marché du travail. Bref, c'est l'obtention de ce diplôme qui m'a donné le goût d'aller encore plus loin dans l'apprentissage, la création et le partage et qui m'a poussée à m'inscrire à la maîtrise en éducation. Une décision que je ne regrette pas du tout puisque, encore une fois, je peux profiter de l'excellent enseignement des professeurs de l'UQAM et côtoyer des étudiants avec qui il est intéressant de découvrir, d'apprendre et d'échanger. Mon projet de recherche consiste plus particulièrement à concevoir un programme de stages pour des étudiants qui désirent devenir éducateurs en milieu pédiatrique, puis à implanter ce programme et à l'évaluer.

Je vous disais que plusieurs raisons peuvent amener les étudiants à poursuivre des études supérieures. Malheureusement, plusieurs raisons peuvent également décourager les étudiants d'aller de l'avant. Des horaires surchargés, où l'on essaie tant bien que mal de caser le travail, les

études, le bénévolat, et le temps à consacrer à la famille, aux enfants, au conjoint... Des difficultés à justifier, auprès de la famille, des amis et des collègues, un retour aux études qui entraîne souvent de l'épuisement et, toujours, des dépenses importantes telles que les frais de scolarité, l'achat de livres ou d'équipement, les frais reliés au projet de recherche, l'achat ou la mise à jour de l'ordinateur, parce qu'il s'agit d'un outil désormais essentiel pour les étudiants... C'est dans ce contexte où les études peuvent devenir plus difficiles, voire même impossibles, que votre apport, chers donateurs et donatrices, revêt une importance primordiale.

En ce qui me concerne, la bourse Denise-Véronneau, offerte par la Dr Suzanne Véronneau-Troutman, m'a permis d'effacer les dettes reliées à l'accomplissement du programme en études sur la mort et, ainsi, de repartir sur des bases plus solides. Mais surtout, cette bourse m'a confirmé que tous mes efforts pour tendre vers l'excellence dans mes études et dans ma profession d'éducatrice en valent la peine. Ainsi, je tiens à vous dire que le geste que vous avez posé envers la Fondation de l'UQAM représente bien plus qu'un appui financier : vous offrez également un encouragement très puissant à poursuivre dans la voie la plus exigeante mais la plus passionnante, celle où l'on donne le meilleur de soi-même.

Je ne saurais terminer sans remercier d'une façon toute particulière la Dr Suzanne Véronneau-Troutman, qui est ici ce soir. C'est avec beaucoup d'émotion que je tiens à lui mentionner que la bourse Denise-Véronneau représente encore davantage qu'un appui financier et moral pour moi. Je n'ai malheureusement pas connu madame Denise Véronneau, mais sachant qu'elle a oeuvré comme professeure pendant près de 30 ans au Département des sciences de l'éducation et qu'elle a contribué à la création et à l'essor de ce département, je me sens extrêmement honorée d'avoir reçu cette bourse.

Je vous laisse, mesdames, messieurs, sur ces quelques mots de l'auteur Khalil Gibran, parce qu'ils résument fort bien ce que j'ai tenté de vous communiquer ce soir au sujet de la passion d'apprendre, de créer et de partager :

... tout élan est aveugle sauf là où il y a savoir,
(...) tout savoir est vain sauf là où il y a travail,
et tout travail est vide sauf là où il y a amour.

Merci !

Activités culturelles et sociales de l'Association

Programme des Jeudis de l'APR, automne 2000

21 septembre 2000, 10 h, salle W-R520 (pavillon Thérèse-Casgrain)

Michel Allard et Bernard Lefebvre — **Les aînés au musée**

26 octobre 2000, 10 h, salle W-R520 (pavillon Thérèse-Casgrain)

Guy Goulet — **Un projet de l'ACDI au Viêt-nam**

30 novembre 2000, 10 h, salle W-R520 (pavillon Thérèse-Casgrain)

Rachel Desrosiers — **Une incursion dans l'univers de l'art inuit**
(présentation accompagnée d'illustrations et d'un vidéo)

Toutes les rencontres sont suivies d'un dîner amical vers 12 h 30 au restaurant **Le Chablis**, 1639, rue Saint-Hubert (au nord du boul. de Maisonneuve). Prix raisonnables.

À la retraite ? Quelle retraite ?

*Lors d'une cérémonie intitulée **Immortalisons les souvenirs de l'avenir**, le maire de Saint-Laurent, monsieur D. Bernard Paquet, et le Comité des célébrations du passage au troisième millénaire ont inauguré le 10 août dernier la **Place de l'an 2000** en procédant au dévoilement d'une sculpture commémorative, œuvre de notre collègue Yves Trudeau.*

Le conseil d'administration de l'Association présente ses félicitations les plus chaleureuses au collègue Yves Trudeau et ajoute l'expression de sa fierté pour ce grand honneur.

Rachel Desrosiers

J'ai souvent entendu dire qu'il était difficile de faire la transition du travail à la retraite, d'apprendre à vivre tous les jours avec sa conjointe et de gérer son temps. Dans un séminaire préparatoire à la retraite, on affirmait que n'étant plus rattaché à l'institution et qu'étant coupé du monde universitaire, on se sentirait perdu. Plus encore, je me rappelle une remarque qu'on avait faite : « On ne serait plus rien ». L'animateur concluait en affirmant que nous devons nous trouver autre chose pour nous revaloriser.

Dans ce même séminaire, j'avais répondu qu'étant sculpteur, ayant toujours eu mon atelier à ma résidence, j'étais habitué à vivre avec mon épouse et que durant ma retraite, je continuerais à sculpter. C'est toujours ce que je fais... ma sculpture. Et je suis un homme heureux d'être du monde de la création!

Tout au long de mes trente ans à l'emploi de l'UQAM comme professeur au Département d'arts plastiques, je n'ai jamais renoncé à mes activités de sculpteur. Attaché à plusieurs galeries d'art, membre actif de plusieurs sociétés d'art, j'ai toujours maintenu un contact étroit avec le milieu et exposé régulièrement tous les deux ou trois ans. Ce qui aujourd'hui me facilite les choses.

La différence entre mon ancien emploi et mon travail actuel, c'est qu'il n'y a plus de rupture dans ma production en atelier. Je n'ai plus à l'interrompre, à le suspendre, à le mettre de côté pour me rendre enseigner et le retrouver les jours de congé. C'est maintenant continu,

comme au début de ma « carrière », alors que je gagnais ma vie et celle de ma famille uniquement avec mon art.

Certes, je n'ai plus la résistance de mes vingt ans ; je ne peux plus fournir d'aussi longues périodes de travail constant, mais je peux me



Parvis et portail #22 [photo retouchée]

consacrer à mon art à plein temps, au rythme et sur le coup de mon inspiration. Je varie aussi les plaisirs : le dessin, les techniques de sculpture, soit la soudure et même le modelage. Oui, moi qui n'ai fait pendant longtemps que des sculptures soudées, j'ai renoué avec le plaisir du modelage.

Cette apparente variété dans le traitement ne m'amène pas à dévier de ma pensée, ni de mon choix quant à ma démarche, ma tendance ou mon style. Je crée toujours des bronzes inspirés de l'architecture gothique, plus exactement de la devanture de ces bâtiments : leurs parvis et leurs portails. En somme, c'est une appropriation. En effet, depuis quelques années, les œuvres que je réalise portent le titre général de « Parvis et portail ».

Un travail récent, attribué par concours, m'a amené à concevoir une place publique pour la ville de Saint-Laurent : « La Place de l'an 2000 ». Depuis le 10 août dernier, cette place est habitée par un ensemble de trois pièces : une pyramide, un soc de charrue et une sculpture appelée « Parvis et portail #22 ».

Les conditions du concours stipulaient que l'artiste devait souligner le passé rural de la ville et exigeaient en outre qu'une pierre angulaire soit incorporée à la sculpture, ou encore détachée sur le site. En guise de pierre angulaire, j'ai favorisé une pyramide pour sa stabilité, sa plénitude, sa forme équilibrée et la totale harmonie de ses faces. Sur ces dernières, gravés dans le métal, on peut lire les mots : *CULTURE, TECHNOLOGIE, INDUSTRIE, COMMERCE ET PROSPÉRITÉ*.

Ces inscriptions résument le succès culturel

et économique de Saint-Laurent. À l'intérieur de la pyramide, la Ville déposera des artefacts de l'an 2000, qui font présentement l'objet d'un concours auprès des citoyens et qui seront sélectionnés à partir des suggestions de la population.

Pour symboliser le passé rural de la ville, conformément aux directives qui nous avaient été données, j'ai choisi d'inclure une forme autonome évoquant un soc de charrue. Réalisé en acier prématurément rouillé, le soc s'enfonce dans le sol, et l'amorce de son sillon se transforme en pavés, symbole du passage d'une vie rurale à une vie urbaine.

Enfin, la sculpture « Parvis et portail #22 » s'élève sur cette place dans un espace compris entre le boulevard Côte-Vertu et l'avenue Sainte-Croix. Elle est à proximité des collèges, de l'église et du musée. Tous ces bâtiments étant d'inspiration gothique, l'œuvre s'intègre à ces derniers, avec lesquels elle partage son portail en arc gothique. Réalisée en feuilles d'aluminium, haute de 15 pi 6 po, la sculpture est orientée à la fois vers le vieux et le nouveau Saint-Laurent, sur lequel s'ouvre son portail. Elle est ainsi tournée vers l'avenir tout en étant rattachée au passé de la ville.

Je m'estime heureux d'avoir réalisé cette œuvre, tout autant que de continuer à me consacrer à ma création. Pour moi, mis à part l'enseignement, il n'y a pas de rupture, il n'y a pas de retraite, mais continuité. Tant et aussi longtemps que mon esprit sera alerte et que je serai en bonne santé, je continuerai de m'abreuver à cette « drogue » : ma sculpture.

Yves Trudeau, C.M., sculpteur

Informations utiles

De meilleurs services pour les retraités dans les bibliothèques de l'UQAM

Suite aux représentations de notre président, Éric Volant, le Comité des usagers des bibliothèques a convenu, lors de sa réunion du 28 avril dernier, d'accorder aux professeurs retraités les mêmes privilèges que ceux dont peuvent se prévaloir les professeurs en exercice. Cela signifie que les professeurs retraités pourront emprunter 15 documents à la fois pour une période de 28 jours et pourront déposer des demandes au service de prêt entre bibliothèques (P.E.B.).

Le Comité des usagers a cependant annoncé son intention de réévaluer la situation au cours des prochaines années, afin de tenir compte, d'une part, du niveau de la demande de service et, d'autre part, des ressources humaines disponibles dans les services concernés.

Un uqamien à Bahia

En 1985, après plusieurs missions en Afrique, le vice-président de l'Université du Québec, Michel Leclerc, avec la complicité de mon collègue Gérard Lucas du Département des sciences de l'éducation, m'a demandé d'assumer une mission au Brésil.

Je suis arrivé en mars 1985 à Salvador, Bahia, Brésil. Je reconnaissais la température chaude des pays africains, je reconnaissais le paysage, je reconnaissais l'environnement humain noir, et de plus, il y avait la mer, que je n'avais pas connue en Afrique. Je dois avouer que je me suis passionné, dès le premier coup d'œil, pour la ville de Salvador, première capitale du Brésil tout comme Québec fut la première capitale du Canada.

La première rencontre que j'ai faite à mon arrivée a été celle du professeur émérite de l'UQAM Pierre Dansereau, qui m'invita à marcher avec lui. Ce que j'ai accepté. Tout en marchant, je lui demande de me nommer les arbres et les plantes que nous rencontrons. Tout au long des trois kilomètres, il a identifié toutes les plantes et les arbres par leur nom scientifique et leur nom vulgaire. Jusqu'à ce que nous arrivions à un arbuste, devant lequel il me dit, décontenancé : « Pardonnez-moi, professeur, j'ai oublié le nom vulgaire de cet arbuste. Mais le nom scientifique est...! ».

J'ai passé un mois à travailler dans l'université qui avait bénéficié de l'aide de l'Université du Québec pour sa fondation : l'UNEB — Universidade do Estado da Bahia, dont le drapeau porte les fleurs de lys, emblème du drapeau du Québec. Quand j'ai quitté Bahia, le ministre de l'éducation m'a dit : « Professeur, vous allez revenir ! » Ce n'était pas une question, c'était une affirmation !

Effectivement, un an plus tard, Michel Leclerc me dit : « Je ne sais pas ce que tu as fait à Bahia, l'an dernier, mais on te réclame de nouveau. » Cette fois-là, j'ai accepté tout de go, sans hésitation. Il était question d'offrir la maîtrise en éducation de l'UQTR ou de l'UQAM. C'était en 1986. Je partais pour trois mois, mais je suis demeuré quatre mois à cause de la Coupe du monde de soccer.

Donc, de 1987 à 1990, l'UQAM, via l'Université du Québec, a offert la maîtrise en éducation à 25 professeurs, femmes et hommes, de la nouvelle université d'état de Bahia. Nous avons diplômé 23 maîtres, avec la participation de la professeure Rachel Desrosiers et des professeurs Gérard Lucas,

Jean Villeneuve et de moi-même. Ce fut un succès reconnu tardivement par l'UQAM (la coopération internationale et le DSE).

À la fin du projet, la vice-rectrice et le responsable de la coopération internationale de l'UQAM sont venus à Salvador pour apprécier les demandes de sept universités pour répéter l'expérience dans le Nord-Est brésilien. Le DSE a misé sur une université qui ne pouvait pas obtenir de subventions. Mais je suis resté à Bahia pour convaincre les Bahianais d'aller étudier à l'UQAM. En 1995, l'UQAM m'a informé qu'il n'était plus possible de poursuivre à Salvador. J'ai donc négocié ma retraite anticipée en décembre 1997.

L'ambassade du Canada au Brésil, qui avait accompagné mon travail à Bahia depuis 1985, avait créé en 1992 à l'UNEB un Centre d'études canadiennes. Mon épouse Denise, qui est bahianaise, fut la première directrice de ce centre totalement dédié aux ententes Canada-Brasil. Elle l'est toujours. Depuis 1986, nous avons contribué à la venue de plus de 300 étudiants bahianais et brésiliens au Canada.

CONSUL HONORAIRE DU CANADA

Neuf mois avant ma retraite, l'ambassade du Canada à Brasilia m'a demandé si j'accepterais d'être le consul honoraire du Canada pour l'état de Bahia (de la taille de la France, et qui compte 12 millions d'habitants). J'ai accepté, comme Canadien du Québec.

CITOYEN HONORAIRE DE SALVADOR, BAHIA, BRÉSIL

Ma présence à Bahia est connue de beaucoup de personnes influentes, qui m'ont recommandé comme citoyen honoraire de Salvador. En effet, le 19 mars 1999, je recevais le titre de citoyen honoraire de Salvador dans le domaine de l'éducation en témoignage des quatorze années que j'ai consacrées au Brésil dans ce secteur. Mes recherches sur l'alphabétisation à Bahia (entre 1994 et 1999) ont été reconnues par l'État, qui les utilise pour changer la situation d'analphabétisme dans les régions les plus défavorisées.

Je n'ai jamais demandé de faire de la coopération internationale. J'ai été ce que j'étais, et la coopération m'a emporté.

Marcel Lavallée

Consul honoraire du Canada à Bahia

Les aînés et les musées

*Texte de l'exposé prononcé devant les membres de l'Association des professeures et professeurs retraités de l'UQAM au Jeudi de l'APR du 21 septembre 2000
par Michel Allard*

Notre amie commune, Claire Landry, a demandé à mon collègue Bernard Lefebvre ainsi qu'à moi-même de vous entretenir quelques instants d'un objet de recherche qui nous tient particulièrement à cœur : les musées et l'éducation.

C'est avec plaisir que nous avons accepté, quoique nous ayons été frappés par le caractère quelque peu insolite de cette demande. Je m'explique. Nous avons côtoyé plusieurs d'entre vous durant près de 30 ans, et jamais n'avons-nous eu l'occasion de vous entretenir de nos travaux. Et voilà que, tout d'un coup, l'invitation arrive. Est-ce que la retraite ne serait pas l'occasion de combler des vides ? Comme le dit le dicton : « Il n'est jamais trop tard pour bien faire. » Alors profitons de l'occasion.

Une seconde raison, plus prosaïque celle-là, m'a convaincu d'accepter l'aimable invitation de Claire. Dans quelques mois, je serai des vôtres, et j'étais curieux de rencontrer le groupe qui sera bientôt le mien. Trêve d'explications, allons au fait de notre rencontre.

Dans un premier temps, je vous entretiendrai du *Groupe de recherche sur l'éducation et les musées*, communément appelé le GREM, que je dirige depuis bientôt vingt ans. Je m'attarderai ensuite à vous raconter son origine, à exposer ses travaux et à présenter quelques données relatives aux aînés. Puis Bernard complètera en vous faisant part de quelques réflexions que suscite la présence des aînés dans les musées.

Les origines du GREM

Il est courant d'entendre quelqu'un raconter comment sa carrière a été influencée par un professeur qu'il a rencontré lorsqu'il était étudiant. Ce professeur a suscité chez lui le désir d'apprendre et surtout la motivation pour s'orienter dans une direction précise. C'est une version courante, relatée dans presque toutes les biographies ou narrée dans les entretiens.

Mais mon cas relève plutôt de l'inverse : c'est un étudiant qui m'a orienté dans le domaine — relativement nouveau il y a plus de vingt ans — de l'éducation muséale.

Une bonne journée, en 1980, je reçois un appel téléphonique d'un ancien étudiant, devenu directeur de musée, qui me demandait : « Michel, j'ai des enfants dans le musée. Qu'est ce que je fais avec ça ? »

Il faut dire à sa décharge que, depuis déjà une dizaine d'années, je dispensais à l'École normale Ville-Marie puis à l'université du Québec à Montréal des enseignements portant sur la didactique des sciences humaines et de l'histoire. Je consacrais au moins une période de mes cours à entretenir les étudiants de l'utilisation, à des fins éducatives, des ressources culturelles extérieures à l'école, dont les musées.

Je me rendis donc au musée Stewart et procédai à quelques observations empiriques. Je me rendis rapidement compte que la pédagogie muséale tenait beaucoup plus de l'exposé magistral dispensé dans de mauvaises conditions matérielles que de pratiques éducatives axées sur l'implication et la participation des élèves-visiteurs.

Toutefois, avant de me lancer à corps perdu dans une recherche pour le simple plaisir de chercher, j'ai entrepris d'établir un état de la question. Des étudiants ont alors recensé et dépouillé tous les écrits relatifs au couple musée-école, et plus spécifiquement aux programmes scolaires mis en oeuvre dans les musées à l'intention des groupes scolaires. À moyen terme, nous avons réuni une bibliographie comportant plus de mille titres plus ou moins commentés.

Il est apparu que si les programmes éducatifs mis en oeuvre dans les musées avaient fait l'objet de quelques études descriptives, peu d'entre eux avaient été soumis à des analyses critiques et rigoureuses. Très souvent, on se contentait de demander aux participants s'ils avaient apprécié leur expérience. Au surplus, aucun modèle d'utilisation des musées à des fins éducatives n'avait été planifié et expérimenté. Enfin, très peu de textes traitaient de la relation école-musée. Bref, la revue de la littérature indiquait qu'il y avait place pour plusieurs recherches.

La relative pauvreté des études nous a incité à entreprendre un véritable projet de recherche

qui porterait sur l'élaboration, la mise en oeuvre et l'évaluation des règles et pratiques ayant cours dans les musées. De plus, nous avons tenté de concilier les objectifs propres aux muséologues, aux enseignants et aux universitaires. Enfin, il fallait, si nous voulions obtenir la coopération du milieu scolaire, tenir compte des programmes d'études en vigueur dans les écoles.

Pour nous assurer que les préoccupations et les intérêts de tous et de chacun étaient respectés, nous avons formé un comité scientifique qui devait concevoir chacune des étapes de la recherche, coordonner sa mise en oeuvre, superviser son déroulement, procéder à des évaluations ponctuelles à caractère formatif et apporter les correctifs nécessaires. Le Groupe de recherche sur l'éducation et les musées, communément appelé le GREM, était né.

Les travaux du GREM

Les recherches conduites depuis 1981 ont résulté, dans un premier temps, en l'élaboration, l'expérimentation et la validation d'un premier modèle d'utilisation des musées à des fins éducatives privilégiant le partenariat entre l'école et le musée (Allard et Boucher, 1991). Ce modèle s'articule autour d'une approche de l'objet muséal (interrogation, observation, appropriation) axée sur une démarche de recherche (questionnement, cueillette de données, analyse et synthèse) correspondant à trois étapes (préparation, réalisation et prolongement), à trois moments (avant, pendant, et après la visite au musée) et à deux espaces (école et musée). Il se schématise de la façon suivante:

Fig. 1 Modèle d'utilisation des musées à des fins éducatives

Avant	École	Préparation	Interrogation	Questionnement sur l'objet
Pendant	Musée	Réalisation	Cueillette de données et analyse	Observation de l'objet
Après	École	Prolongement	Analyse et synthèse	Appropriation de l'objet

Ce modèle offre l'avantage de réunir dans une même démarche pédagogique le musée et l'école. Il propose un cadre d'élaboration et de réalisation d'activités pédagogiques qui se déroulent aussi bien au musée qu'à l'école. Il n'oppose pas ces

deux institutions; il les réunit. Plusieurs musées québécois ont adopté ce modèle au cours des dernières années (Toupin, 1992; Demers, 1994; Loiselle, 1995). L'équipe du GREM s'est ensuite particulièrement intéressée à la question suivante : comment les élèves apprennent-ils au musée ? Pour fonder leurs travaux, les membres du GREM se sont appuyés sur une variante du triangle de la situation pédagogique telle que proposée par le professeur Rénald Legendre. Elle se schématise de la façon suivante :

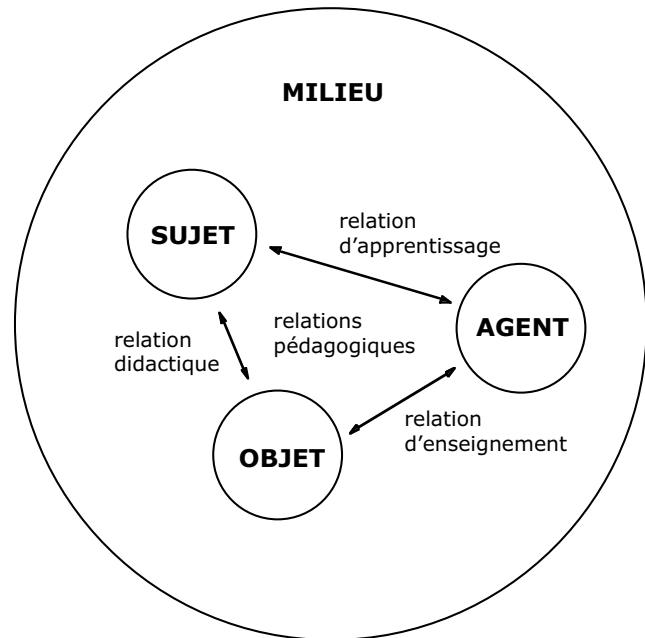


Fig. 2 Modèle de la situation pédagogique selon Legendre (1983)

Ce modèle, qui décrit une situation pédagogique comme un ensemble de relations (didactique, d'enseignement et d'apprentissage), relations tissées bidirectionnellement et se déroulant dans un milieu où trois éléments sont en interaction (le sujet, l'agent et l'objet), cerne bien la complexité d'une activité tenue au musée. Il peut aussi s'appliquer tant au musée qu'à l'école. Les chercheurs du GREM ont poussé leurs réflexions et leurs travaux et proposé une version adaptée du triangle pédagogique au musée (Allard, Larouche, Meunier et Thibodeau, 1998). Cette version rend compte à la fois du rapprochement du musée avec l'école et de la spécificité de celui-là par rapport à celle-ci. La version est illustrée par le schéma suivant :

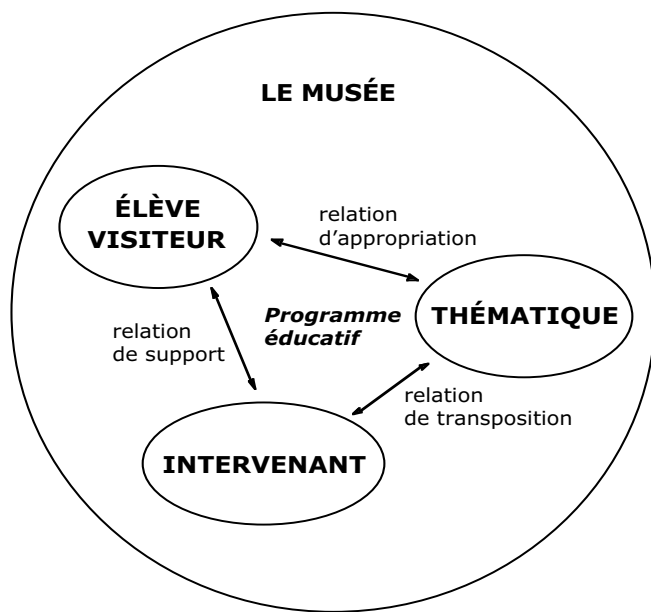


Fig. 3 La situation pédagogique au musée engendrée par un programme muséal

À son tour, ce dernier modèle a servi de fondement à l'élaboration d'une proposition de modèle d'évaluation des programmes éducatifs des musées (Allard, Larouche, Meunier et Thibodeau, 1998) et d'un supra-modèle des actions éducatives mises en oeuvre conjointement par le musée et l'école (Allard et Boucher, 1998). Toutefois, plusieurs interrogations demeurent toujours, entre autres : pour quel public les musées organisent-ils des activités éducatives ?

Les publics visés par les activités des musées

À l'intention de quel public les institutions muséales organisent-elles des activités éducatives ou culturelles ? À cet effet, nous avons conduit au cours de l'été 1998 une enquête auprès des musées membres de la Société des musées québécois (Allard et al., 2000). Soixante-six musées représentant 41% des institutions sollicitées nous ont répondu.

Nous avons classé les visiteurs selon deux (2) typologies : le développement physiologique et le regroupement social (Allard et Boucher, 1998). Une première constatation s'impose. Aucun musée n'organise des activités éducatives et culturelles s'adressant indifféremment à n'importe quelle catégorie de public. En d'autres termes, la pratique encore récente d'organiser des activités sans tenir compte de la spécificité de différentes catégories de visiteurs semble révolue. Les institutions muséales ont compris la nécessité de spécialiser leurs activités éducatives en fonction de différents visiteurs (tableau 1).

Les musées ne se limitent pas à planifier leurs activités éducatives et culturelles en fonction d'une seule catégorie de public. Tous les musées qui ont participé à notre enquête mettent sur pied des activités en fonction d'un minimum de deux catégories de visiteurs. La majorité des musées s'efforcent, sans doute en tenant compte de leur budget et du personnel disponible, de s'adresser

Tableau 1
Les publics visés par les activités éducatives et culturelles

	Visiteur seul	Famille	Groupe scolaire	Autres groupes	Total	Moyenne
Enfants (5 ans et moins)	5	28	28	15	76	19
Enfants (6-12 ans)	9	32	57	20	118	29,5
Adolescents (13-17 ans)	20	23	44	21	108	27
Adultes (18-64 ans)	52	32	21	38	143	33,75
Âî nés (65 ans et plus)	45	27	7	47	126	31,55
TOTAL	137	142	157	141		
MOYENNE	26,2	28,4	31,4	28,2		

à plusieurs catégories d'usagers. Nous pourrions nous interroger sur cette orientation. Un musée doit-il viser toutes les catégories de publics ou doit-il cibler son intervention en fonction de certaines catégories ?

Si nous envisageons les catégories de visiteurs sous l'angle du regroupement social, les musées ne semblent pas favoriser indûment une catégorie au détriment des autres. Globalement, le nombre de musées ne varie pas beaucoup en fonction de cette typologie. Toutefois, malgré l'écart minime existant entre les diverses catégories, c'est le visiteur seul, indifféremment de son âge, qui reçoit l'attention de la part du plus grand nombre d'institutions muséales (moyenne de trente-trois (33) musées).

Par rapport aux tranches d'âge, c'est à l'intention du visiteur adulte, qu'il soit seul, en famille, ou qu'il fasse partie de groupes scolaires, qu'une moyenne plus élevée de musées (34,5 %) met sur pied des activités éducatives. C'est d'abord pour lui que le musée semble exister. C'est sans doute un relent d'une conception surannée considérant le musée comme un lieu de silence et de réflexion susceptible de favoriser l'étude ou la contemplation. Car il ne faut pas oublier que l'institution muséale origine de musées universitaires et de collections privées. Les musées universitaires se consacraient d'abord et avant tout à une approche de la réalité axée sur l'étude d'objets. Cette approche empirique s'opposait sinon complétait une approche théologique et philosophique de l'homme et de l'univers. Quant aux collections privées, elles favorisaient la contemplation solitaire d'œuvres par des connaisseurs et des amateurs avertis. Ce chercheur ou cet amateur était habituellement un adulte. Nous comprenons alors pourquoi l'institution muséale demeure encore accrochée à cette image fétiche du visiteur adulte.

Bref, nous pourrions affirmer que l'adulte qui se rend au musée seul demeure encore, dans l'esprit des planificateurs des activités éducatives ou culturelles, le visiteur type ou du moins celui qui mérite le plus d'attention. D'ailleurs, une analyse plus fine croisant l'âge et la catégorie de regroupement social des visiteurs le confirme. Cinquante-deux (52) musées sur les soixante-six (66) qui constituent l'échantillonnage organisent des activités à l'intention des adultes qui se rendent seuls au musée.

Toutefois, l'analyse croisée nuance les résultats globaux. Notons que la clientèle composée d'aînés suscite un grand intérêt de la part des institutions muséales. En effet, quarante-sept

(47) musées organisent des activités à l'intention de groupes composés d'aînés et quarante-cinq (45) en fonction des aînés qui visitent les musées seuls. Cet intérêt rend compte du vieillissement de la population et du nombre de plus en plus élevé de retraités qui ont le loisir et les ressources financières suffisantes pour se rendre au musée. C'est, si l'on en croit les statistiques concernant le vieillissement de la population, la clientèle de l'avenir. Il apparaît logique que plusieurs musées organisent des activités à leur intention (Lefebvre et Lefebvre, 1998).

En somme, les groupes scolaires composés d'élèves de l'ordre primaire et, dans une moindre mesure, du secondaire, l'adulte seul et l'aîné, qu'il soit seul ou en groupe, constituent présentement les catégories de visiteurs pour lesquelles le plus d'institutions muséales planifient des activités éducatives ou culturelles. Ce sont des catégories que nous pourrions qualifier de privilégiées.

À l'autre extrémité du spectre, les familles, les enfants d'âge préscolaire et les groupes composés d'aînés fréquentant des établissements scolaires attirent moins d'institutions muséales. Ce sont les laissés pour compte.

Bref, il apparaît que tout en continuant à organiser des activités éducatives ou culturelles à l'intention du visiteur adulte qui se rend au musée seul, les institutions muséales s'occupent de plus en plus des autres catégories de visiteurs. Elles réalisent que leur public est loin d'être homogène. Par conséquent, il leur importe de tenir compte de sa diversification et de sa variété.

Références

- ALLARD, M. et NAURAI, V. et Cadieux I. (2000). Les services éducatifs et/ou l'action culturelle des constitutions muséales québécoises. Montréal, Les cahiers du GREM, n° 13.
- ALLARD, M. et BOUCHER, S. (1998). Éduquer au musée. Un modèle théorique de pédagogie muséale. Montréal : HMH, 207 pages.
- ALLARD, M. et BOUCHER, S. (1991). Le musée et l'école. Montréal : HMH, 136 pages.
- ALLARD, M., LAROUCHE, M.-C., MEUNIER, A. et THIBODEAU, P. (1998). Guide de planification et d'évaluation des programmes éducatifs. Montréal : Les éditions Logiques, 239 pages.
- DEMERS, C. (1994). Le musée à l'ère des communications. Maîtrise en muséologie, UQAM.
- LEFEBVRE, B. (1998). Les aînés et la fréquentation des musées. Les cahiers du GREM, n°2. Montréal : Groupe de recherche sur l'éducation et les musées, 80 pages.
- LEGENDRE, R. (1983). L'éducation totale. Montréal : Nathan/Ville-Marie.
- LOISELLE, D. (1995). Élaboration et mise en oeuvre d'un programme éducatif pour le musée de Joliette. Maîtrise en muséologie, UQAM.
- TOUPIN, S. (1992). Un modèle de cahier éducatif pour le Biodôme de Montréal. Maîtrise en muséologie, UQAM.

Le musée et les aînés

Texte de l'exposé prononcé devant les membres de l'Association des professeurs et professeurs retraités de l'UQAM au Jeudi de l'APR du 21 septembre 2000

*par **Bernard Lefebvre***

Il existe le musée virtuel de la Nouvelle-France, à l'adresse : <http://www.mvnf.muse.digital.ca>. Il se situe au Musée canadien des civilisations, à Hull. Le projet a été réalisé grâce à l'appui du Ministère du Patrimoine canadien et du Ministère français de la culture.

Cependant, au préalable, plusieurs organismes ont été invités à faire des études en vue de créer un véritable musée de la Nouvelle-France, qui aurait été situé dans la ville de Québec. Peintures, sculptures, orfèvrerie et mobilier se trouvaient dans les réserves de différents musées. Tous ces témoins du régime français resteront désormais à l'abri des regards de l'homme et de la femme postmodernes, mais sont tirés de l'oubli par le truchement des nouvelles technologies de l'information et des communications.

Nous avons mené une recherche sur les aînés et la fréquentation des musées, à la demande de la Société pour le développement du Musée de la Nouvelle-France. Elle comporte trois parties. La première consiste en une étude théorique qui ne se restreint pas strictement aux aînés, mais qui s'applique aussi à cette catégorie de personnes. La deuxième regroupe les opinions de responsables des musées concernant la présence des aînés au musée. La troisième phase de la recherche comprenait les résultats d'un questionnaire s'adressant à des aînés et qui avait pour objet de recueillir leurs opinions sur la visite de musée et sur leur intérêt relativement aux éléments d'une thématique préliminaire du Musée de la Nouvelle-France.

Voici les principales idées qui ressortent des diverses démarches entreprises, dans l'ordre suivant : les aînés, le musée, la visite d'une exposition et le guide.

Les aînés

Les aînés ont le droit aux services offerts par les musées parce qu'ils ont payé des impôts durant leur vie pour subvenir, entre autres, à la diffusion de la culture. Maintenant qu'ils en ont le loisir, il sied que les musées s'appêtent à les inviter et à les recevoir.

Loin de les considérer comme des gens plus ou moins capables au plan intellectuel, les recherches confirment qu'ils sont tout aussi habiles que quiconque, à condition de faire appel à leurs souvenirs et à leur expérience de vie.

Le musée doit tenir compte de cette clientèle, dont les capacités physiques peuvent être amoindries. En général, la station debout les fatigant plus ou moins rapidement, les aînés ressentent le besoin de s'asseoir souvent. Certains éprouvent des difficultés de locomotion ou des problèmes de vision ou d'audition. Ils aiment bien regarder, mais aussi s'exprimer et toucher à des objets. Ils souhaiteraient entendre une conférence ou un concert dans le cadre physique d'un musée.

Les visiteuses aînées sont plus nombreuses que les visiteurs. Il faut donc développer des stratégies pour attirer ces derniers ainsi que les couples.

Le musée

Les aînés se plaignent que les musées gardent une ambiance trop sévère. Ils préféreraient une atmosphère plus attrayante et détendue.



La taille normale des groupes de visiteurs est de 8 à 15, le nombre idéal étant de 12 personnes. Les visites durent entre une heure et une heure et demie, avec une pause à la moitié du parcours. Mieux vaut s'adapter à la condition des visiteurs, à leur rythme et à leur intérêt que de se fixer un temps strict.

Le musée doit veiller avec une attention particulière au bien-être affectif et physique des visiteurs âgés. Au plan affectif, il faut les accueillir de façon personnalisée et découvrir rapidement leurs intérêts. Dès l'abord, on gagne à leur fournir les informations qui les aident à se diriger dans le musée et les explications qui préviennent les critiques.

Veiller au bien-être physique, c'est créer les conditions d'une visite agréable. Déclinons simplement une série de commodités essentielles : des bancs répartis dans les aires d'exposition, des fontaines et des salles de toilette situées à des endroits facilement accessibles, des allées et des aires prévues pour des fauteuils roulants, des vitrines disposées à une hauteur convenable pour les visiteurs en fauteuil roulant, des pentes parallèles aux escaliers, un vestiaire pas trop éloigné de l'entrée de l'exposition, un éclairage suffisant au niveau du plancher, des couvre-planchers souples et antidérapants, des étiquettes avec des caractères assez gros, des aires de repos avec fauteuils et une cafétéria accueillante.

La visite d'une exposition

Une exposition sera réussie si, en présentant des faits historiques, on s'appuie sur l'expérience des visiteurs âgés, c'est-à-dire sur ce qu'ils connaissent déjà. Le passé et le présent rejoignent aussi la préoccupation du futur, parce que les âgés sont conscients d'être un maillon de la société et s'inquiètent pour leurs petits-enfants de ce que sera le monde de demain. Il vaut mieux coller à la réalité matérielle, psychologique et sociale de la vie des gens, pour ainsi les toucher, puis les instruire, que de se centrer sur des concepts étrangers à leur vécu.

En général, les âgés aiment regarder, manipuler et aussi dire leur opinion. Mais, ils sont intimidés par la technique informatique et craignent de donner une mauvaise réponse. Ils préfèrent souvent assister à une démonstration ou à une dramatisation de façon passive plutôt que de devenir acteurs.

Les documents audio-visuels servent à de multiples usages. Ils trouvent leur utilité durant une pause dans une aire de repos. Les agrandissements d'artefacts de petite taille aident à mieux les voir.

Dans la préparation des expositions, il importe de faire des programmes orientés vers diverses clientèles d'âgés. Pensons à des thèmes pour capter l'intérêt des couples, des hommes, des milieux ouvriers et agricoles, des anglophones, des ethnies, des fonctionnaires retraités, des techniciens, des professionnels et de ceux qui ont fait des études. Comme ils apprécient être reçus en groupe autour d'un café à la fin d'une visite, c'est l'occasion de faire un retour sur la visite pour savoir ce qui a été apprécié et ce qui a pu l'être moins.

Le guide

Les âgés préfèrent la présence d'un guide à tout autre mode de visite. Il serait normal que des guides se spécialisent pour cette clientèle et acquièrent des connaissances en gérontologie. Retenons la nécessité d'un accueil chaleureux et personnalisé et d'exposés assez brefs qui se poursuivent sous la forme d'une conversation faisant appel aux souvenirs et à l'expérience de vie.

Conclusion

Les âgés s'intéressent prioritairement aux lieux d'origine de nos ancêtres, aux lieux de peuplement francophone en Amérique du Nord, aux faits de la vie quotidienne comme se nourrir, s'abriter, se chauffer et s'éclairer. La vie culturelle et sociale pique leur curiosité. Citons à ce sujet le théâtre, la littérature, les chansons, les danses et les bals, les veillées et la vie de salon. Les questions administratives, légales, judiciaires et militaires laissent davantage indifférents. Ce clivage dans les centres d'intérêt dépendrait-il du fait que les personnes interrogées étaient majoritairement de sexe féminin ? Nous ne saurions le dire.

Les musées exercent de l'attraction sur les âgés à condition de bien les recevoir, de leur accorder toute l'attention voulue et de leur présenter des objets qui les intéressent. Ces visiteurs satisfaits demeurent l'un des meilleurs investissements publicitaires pour les musées.